

DE QUELQUES MÉCANISMES DE TRANSMISSION

Patrice Bernachon

In Press | « [Libres cahiers pour la psychanalyse](#) »

2004/2 N°10 | pages 63 à 72

ISSN 1625-7480

ISBN 284835058X

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-libres-cahiers-pour-la-psychanalyse-2004-2-page-63.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour In Press.

© In Press. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Entre complaisances du hasard et de la langue, le transfert de pensée serait l'opération mentale commandant au phénomène télépathique.

De quelques mécanismes de transmission

PATRICE BERNACHON

à Roland Beller

TORERO FAMEUX DANS LES PREMIÈRES DÉCENNIES du siècle dernier, Rafael Gomez, dit « El Gallo » (le coq), fut aussi célèbre pour ses succès que pour ses déroutes. Il pouvait être le héros de corridas mémorables et alors, porté en triomphe, sortir par la Grande Porte. Ou bien, subissant de monumentales broncas, être conduit en prison pour avoir refusé de combattre. Il n'était pas rare que, frappé soudainement d'épouvante devant un taureau, il abandonne en piste épée et muleta, pour courir se réfugier derrière la talanquère, sans que quiconque parvienne à le ramener à son devoir. Un jour qu'il avait ainsi cédé à la panique, un ami lui demanda :

« — Rafael, que s'est-il passé ?

El Gallo lui répondit :

— Ce taureau m'a regardé dans les yeux, et dans son regard, j'ai vu qu'il me disait : "Rafael, ce soir ta femme sera veuve" ».

Trois trajets s'offrent à la parole pour traduire ce qui se passe de mots : le trajet dit « télépathique », par la voie du transfert de pensée ;

le trajet délirant, où les interprétations font le lit de la projection ; celui de la construction phobique, fait aussi d'interprétation et de projection, et pouvant se présenter comme un *Witz*, tel celui du torero rapporté ci-dessus.

À la fin du mois de septembre 1921, les membres du Comité secret se retrouvèrent dans le Harz, région de moyenne montagne du centre de l'Allemagne. Freud vint avec deux exposés qu'il comptait proposer à la discussion. L'un s'intitulera, une fois publié dans l'*Internationale Zeitschrift* en 1922, « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité ». L'autre – « Rapport préliminaire » – ne paraîtra pas du vivant de Freud, et ne sera publié qu'en 1941 dans les *Gesammelte Werke*, sous le titre de « Psychanalyse et télépathie ». Toutefois, il sera amputé d'une partie importante de sa matière, celle-là même que Freud avait oubliée à Vienne au moment de son départ pour le Harz, mais qu'il conserva, avec pour intitulé : « *Supplément*. Compte-rendu, omis du fait de la résistance, d'un cas de transfert de pensée pendant la pratique analytique ». Il s'agit du célèbre cas du Dr Forsyth, qui sera repris en une version très proche du manuscrit, dans la xxx^e des *Nouvelles conférences*.

Durant cette réunion du Comité, entre les séances de travail, on se promène, on visite. Freud force l'admiration par son aisance et son énergie dans les randonnées en montagne, et propose à ses collègues d'amusantes épreuves – jeux – expériences. Par exemple celle-ci, rapportée par Ernest Jones¹ : « Je me souviens aussi que, nous trouvant au haut d'une tour dont la plate-forme était entourée d'une balustrade nous arrivant au niveau des hanches, Freud nous fit tous nous pencher sur la barrière de fer en gardant nos mains derrière le dos, nos pieds bien en arrière, et soudain nous pria d'imaginer qu'elle n'existait pas. Un très bon test pour les vertiges. » Voilà un bien radical exercice pour se mettre en condition avant d'aborder le non moins vertigineux sujet du transfert de pensées !

Cette affaire de l'occultisme et de la télépathie a un destin à part dans l'histoire de la psychanalyse. Elle n'y occupe certes pas une place

1. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Freud*, III, Puf, p. 91.

majeure, mais retient l'attention par tous les mouvements qui se forment autour d'elle, croyance, frayeur, danger pour la science psychanalytique, et les attermolements qui en découlent, entre annexion et rejet : s'en occuper ou pas, en parler ou ne pas en parler, et surtout publier ou pas. De fait, elle circule le plus souvent de façon clandestine et récurrente, fait l'objet de débats moins quant à sa pertinence que quant à l'opportunité de l'insérer dans la théorie, et surtout la pratique de la cure. Objet conflictuel au sein du comité secret notamment, selon un clivage assez net : Freud et Ferenczi d'un côté, Jones et les Berlinois de l'autre.

Entre l'exposé de 1921 et la publication des *Nouvelles conférences* en 1932, de nombreux échanges ont lieu à propos de l'occulte. La correspondance Freud/Ferenczi en porte les traces, évoquant notamment les expériences faites avec Anna.

Si la chose continue d'être explorée, selon un axe Vienne-Budapest, c'est, chez Ferenczi, sous l'effet de la passion pour saisir et comprendre les manifestations de la « complaisance du hasard » dans la situation analytique et, chez Freud, dans la conviction qu'il convient de ne pas se dérober devant l'étude de phénomènes aux marges de la psychanalyse. Ce dernier souhaite que les observations faites dans ce domaine puissent, autant que faire se peut, être ramenées à une compréhension analytique, et discutées au moins dans le cercle restreint du Comité.

Freud veut mettre, là, en évidence qu'« il y a du transfert de pensée », reprenant le mot même qui désigne dans la cure ce qui en constitue sa dynamique. Granoff et Rey ont montré que « cette traduction [...] rend sensible le fait que le terme procède du lexique conceptuel freudien. Et que sa portée est radicalement différente de ce qui serait entendu couramment par transmission de pensée »².

Freud oscilla sans cesse entre fascination et méfiance pour l'occulte, dans une ambivalence qui le mit parfois à la torture, comme en témoigna la réflexion qu'il fit à Ferenczi, que tout cela « le rendait perplexe jusqu'à lui en faire perdre la tête ». Mais son intérêt, lui, demeura vif, selon une approche intermittente, jusqu'à la xxx^e Conférence, qui clôt

2. W. Granoff et J.-M. Rey, *L'occulte, objet de la pensée freudienne*, Puf, note p. 9.

la question en ce qui le concerne. Et même si le débat se poursuivait pendant de nombreuses années, la publication sur le sujet resta soumise à une infinie prudence. Jamais Ferenczi n'écrivit là-dessus, tout en étant sans arrêt désigné comme le promoteur de cet intérêt chez les psychanalystes de son temps, et ayant incessamment accumulé matériel et expériences. À Freud, échut exclusivement l'initiative de communiquer ou non quelque chose sur la télépathie.

Les échanges épistolaires, dans lesquels ils débattirent de ces questions, débutèrent à leur retour d'Amérique, en septembre 1909. Par un curieux effet du destin en forme d'événement prémonitoire, en débarquant du navire, Jung, qui n'était pourtant pas en reste dans les affaires mystico-occultes, partit de son côté, tandis que Freud et Ferenczi passèrent par Berlin où ils se rendirent chez une Madame Seidler, voyante de son état, pour se livrer à quelques expériences.

Sitôt les *Nouvelles conférences* publiées, en décembre 1932, Freud les envoya à Ferenczi. Après des années de conflits et de tentatives aussi maladroites que désespérées pour leur trouver une issue, les deux amis étaient épuisés et laissèrent leurs différends de côté, pour peu de temps. Ferenczi remercia Freud de son envoi, qu'il avait commencé à lire avec grand intérêt, mais n'écrivit pas un mot sur l'occultisme ni sur le cas Forsyth, dont on peut penser qu'il n'en avait jamais pris connaissance auparavant. Six mois après, il mourut.

Quant à Jones, qui ne cessa jamais de lui reprocher son intérêt pour l'occulte, Freud tenta plus tard, en 1926, mi-figue mi-raisin, de lui préciser à nouveau sa position :

À l'époque de nos voyages dans le Harz, j'avais déjà exprimé un préjugé favorable vis-à-vis de la télépathie. Mais il ne me paraissait pas nécessaire de le déclarer publiquement; mes propres convictions n'étant pas assez fortes, les considérations diplomatiques, telles que mettre la psychanalyse à l'abri de tout rapprochement avec l'occultisme, prirent aisément le dessus. Cependant, mes propres expériences au travers des essais faits avec Ferenczi et ma fille me convainquirent si fortement que les considérations diplomatiques passèrent au second plan. [...] Une fois de plus, il me fallait envisager de répéter, sur une échelle réduite, la grande expérience de ma vie : à savoir, la proclamation d'une conviction sans avoir à tenir compte d'un quelconque écho provenant du monde extérieur. [...] Quand on alléguera devant

vous que j'ai sombré dans le péché, répondez calmement que ma conversion à la télépathie est mon affaire personnelle, comme le fait que je sois Juif, que je fume avec passion, et bien d'autres choses encore, et que le thème de la télépathie est, par essence, étranger à la psychanalyse »³.

Cette « conviction » avait tracé en lui un chemin plutôt tortueux dès le moment où sa curiosité s'était trouvée orientée vers les choses occultes, du fait de ses propres sollicitations internes notamment. Ainsi des rêves prémonitoires en 1899 dans « Une prémonition onirique accomplie », de la superstition dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, puis des phénomènes occultes, télépathie, pressentiments dans la révision de ce même ouvrage en 1910. Puis des avatars de la croyance animiste et de la toute-puissance de la pensée dans *Totem et tabou* en 1913. Enfin de l'« Inquiétante étrangeté » en 1919.

On peut voir, dans les deux textes présentés par Freud à cette réunion du Harz, deux versants, deux aspects d'une même problématique. Dans l'hypothèse présumée du *transfert de pensée*, un souhait non refoulé s'exprime par une représentation non dite, qui se trouve portée d'une personne à une autre par des voies inconnues. Le facteur quantitatif y joue un rôle. Ce n'est pas, écrit Freud, « un fragment quelconque d'un savoir indifférent qui s'est communiqué par la voie de l'induction à une seconde personne, [...] mais un souhait extraordinairement fort »⁴. C'est ce qui peut rendre compte de « Vorsicht-Forsyth » dont il sera question plus loin.

Dans le mécanisme de la *jalousie par projection*, un désir refoulé est projeté sur la personne aimée, en interprétant chez celle-ci un ensemble de signes, souvent non verbaux, censés exprimer ce désir inconscient refoulé et projeté : « Ils se laissent guider par leur connaissance de l'inconscient et déplacent sur l'inconscient des autres l'attention qu'ils soustraient à leur propre inconscient⁵. » Le facteur quantitatif y joue aussi un rôle.

3. E. Jones, *op. cit.*, p. 447-448. Mes italiques.

4. S. Freud, « Psychanalyse et Télépathie », *OCF/P*, XVI, Puf, p. 109.

5. S. Freud, « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », *OCF/P*, XVI, Puf, p. 91.

Dans le premier cas, la capacité de « lire dans l'inconscient » de l'autre est mise au jour en tant que réalisation hallucinatoire de désir pour celui qui est ainsi « deviné », constituant un « transfert de pensée », comme Freud en fait l'observation dans les cas qu'il expose en 1921, repris dans la Conférence de 1932.

Pour en établir les connexions, reprenons quelques étapes de cette pensée de Freud qui, pour saisir l'occulte, explore les catégories du hasard et de la coïncidence, les faisant objets de la compréhension psychanalytique, s'attachant à leurs divers usages, et parcourant cette étendue qui va du « merveilleux » au délirant.

Dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud articule d'emblée le hasard à la croyance : « Je crois en effet au hasard extérieur (réel), mais je ne crois pas au hasard intérieur (psychique)⁶. » La croyance s'approprie un événement pour en faire un message susceptible d'être interprété, selon une gamme de lecture qui va de l'interprétation superstitieuse à la construction délirante, son point extrême. Le hasard et la coïncidence sont précisément ce que le paranoïaque rejette.

Les différences entre le superstitieux et moi sont au nombre de deux. Premièrement, il projette à l'extérieur une motivation, que je cherche à l'intérieur, deuxièmement il interprète un hasard à travers un événement, alors que je le ramène à une pensée⁷.

C'est en ce sens que Freud analyse ses propres superstitions, notamment celles qui portent sur l'année de sa mort. Après une discussion avec Jung, où celui-ci fit part de son intérêt pour la parapsychologie, Freud le pria de « faire de la théorie sexuelle un bastion inébranlable contre le flux de boue noire de l'occultisme »⁸. Il y revint dans une lettre :

[...] J'avertis le cher fils de garder la tête froide et préférer ne pas comprendre quelque chose plutôt que de faire de tels sacrifices à la compréhension. [...]

6. S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, NRF, Gallimard, p. 410.

7. *Id.*

8. S. Freud/C.G. Jung, *Correspondance*, note 5, p. 293.

Puis je vous parle de quelque chose entre ciel et terre qu'on ne peut pas comprendre [...]

Pour le reste, j'incline à dire que des aventures comme celle avec le nombre 61 trouvent leur explication grâce à deux éléments : premièrement l'attention énormément accrue de la part de l'inconscient, qui voit Hélène en toute femme, et deuxièmement la présence irréfutable d'une « complaisance du hasard », qui joue pour la formation de délire le même rôle que la complaisance somatique dans le symptôme hystérique, et la complaisance de la langue dans le jeu de mot⁹.

Ce terme de « complaisance » a tendance à effacer un peu la signification portée par le substantif allemand ainsi traduit, c'est-à-dire « mouvement à la rencontre de », *Entgegenkommen*, comme le soulignent W. Granoff et J.-M. Rey dans le passionnant commentaire qu'ils ont consacré aux écrits de Freud sur l'occulte. La possibilité de « transfert de pensée » se trouve peut-être dans un territoire compris entre la « complaisance du hasard » et la « complaisance de la langue ».

Revenons, pour finir, sur le cas Forsyth, manuscrit oublié par Freud lorsqu'il se rend à la réunion du Harz. En lisant ce récit et l'analyse que Freud en fait, une partie du voile se lève sur les résistances qui s'opposèrent à sa présentation devant le Comité secret. Et notamment parce qu'il s'agit du récit d'une séance d'analyse, dans laquelle la présomption est forte en faveur d'un transfert de pensée.

Mr P., le patient, est en analyse avec Freud pour des problèmes sexuels ; l'analyse ne permet pas d'augurer un résultat satisfaisant, mais se poursuit quand même, jusqu'à un terme qui a été fixé par avance. Il est en effet prévu, Mr P. en a été prévenu, qu'elle se terminera dès qu'arriveront les premiers patients étrangers, absents de Vienne depuis le déclenchement du conflit mondial, dont précisément un médecin anglais, le Dr D. Forsyth, « première colombe après le déluge ».

Ce jour-là, Mr P. revient sur ses tentatives pour avoir des relations amoureuses avec les femmes ; il parle d'une jeune fille avec laquelle il

9. *Ibid.*, p. 296-297.

ne peut avoir de relations accomplies parce qu'elle est vierge. Elle ne connaît pas les raisons de son empêchement, mais, précise Freud, « elle a coutume de l'appeler "*Herr von Vorsicht*" (Mr de la Précaution). Ce qu'il me communique là me frappe, la carte du Dr Forsyth est à portée de ma main, je la lui montre »¹⁰.

Freud est donc « frappé » par cette coïncidence selon laquelle Mr P. apporte dans sa séance un *von Vorsicht*, tandis que lui-même a la tête occupée par un *Forsyth*.

Cette coïncidence est aussi la réunion de deux *Witz*. L'un dû à l'écrivain anglais J. Galsworthy, qui donne à la famille dont il va constituer la saga, le nom de *Forsyte*. Mr P. a fait lire à Freud le premier de la série, et ce nom est alors devenu un élément de la « langue secrète » entre Freud et Mr P. L'autre est celui de la jeune fille, par lequel elle rend compte des inhibitions sexuelles de Mr P.

Voilà pour la complaisance de la langue.

Dans la même séance, surgissent deux associations chez Mr P., en forme de lapsus. L'une où le patient déforme pour la première fois le nom de Freud en « *Freund* », en évoquant un professeur d'anglais. Freud relie ce lapsus au fait qu'il a raconté à Mr P. la visite faite à un ami la semaine précédente, pendant le temps d'une séance qu'il avait manquée. Il s'était alors aperçu – hasard et coïncidence – que Mr P. habitait à la même adresse.

L'association du patient ne provient pas du fait qu'il aurait eu connaissance des liens unissant Freud et A. von Freund, mais par le fait que le nom est aussi un mot qui signifie « ami ».

L'autre association est encore un lapsus, où *mare's nest* est substitué à *nightmare* – cauchemar. *Mare's nest* est une expression imagée pour désigner une histoire à dormir debout, mais aussi une entreprise qui promettait et s'avère décevante (ce qui est le cas de l'analyse de ce patient).

Or E. Jones a écrit une monographie sur le cauchemar, Mr P. pouvait le savoir, et a – par hasard – fait irruption, là encore la semaine précédente, dans le bureau de Freud alors en compagnie de Mr P.

10. S. Freud, *Rêve et occultisme*, OCF/P, XIX, p. 130.

Complaisance du hasard et complaisance de la langue, ces deux associations sont analysées par Freud comme étant le produit de la jalousie du patient envers ses « rivaux », collègues et amis, dans la perspective de son éviction. Il exprimait là, dit Freud, un « mélange de revendication jalouse et d'autodépréciation douloureuse ».

L'ensemble, écrit Freud, de ce qui préside aux associations et à la condensation *Forsyte – Vorsicht – Forsyth*, tenue ensemble par « l'élément anglais » notamment, peut se résumer ainsi :

« Cela me vexe que vos pensées s'occupent si intensément du nouveau venu. Revenez donc à moi, ne suis-je pas aussi un Forsyth – il est vrai, seulement un Herr von Vorsicht, comme dit la jeune fille »

« Vous avez fait une visite dans ma maison, mais malheureusement pas chez moi, chez un Monsieur von "Freund" »

« Le Dr Jones était capable d'écrire un traité sur le cauchemar, tandis que de tels rêves, il ne faisait lui-même au mieux que les produire »

« Je ne suis malgré tout pas un véritable anglais, pas plus que je ne suis un véritable Forsyth »¹¹

Reste l'irruption de *von Vorsicht* précisément dans cette séance, et le fait que Freud ne trouve pas de « compréhension analytique » satisfaisante de cette coïncidence. À ceci près que Mr P. pouvait peut-être savoir qu'un patient anglais allait venir. Et « l'élément anglais » dans leur « langue secrète », c'est *Forsyte*. Néanmoins, Freud conclut qu'il existe là une forte présomption en faveur de la transmission de pensée, tout en le pondérant ainsi : « Peut-être y a-t-il chez moi aussi un penchant secret au miraculeux, qui vient ainsi au-devant de la création d'états de fait occultes¹². »

Là n'est cependant pas la conclusion de Granoff et Rey : « Le recours au hasard était donc le premier possible, et le plus immédiat. Et, notamment, dans la mesure où les deux associations l'avaient déjà écarté. Son élimination se fait donc au profit d'un autre type de causalité, à savoir la jalousie. Qui ne peut être que désignée¹³. »

11. *Ibid.*, p. 133.

12. *Ibid.*, p. 136.

13. W. Granoff et J.-M. Rey, *op. cit.*, p. 105.

Post scriptum :

J'étais dans mon jardin, lorsque la vision des seuls arbustes alors en fleurs s'est soudainement superposée au texte que j'étais en train de rédiger. Se pouvait-il que l'objet de mes réflexions se trouvât par hasard contemporain de la floraison, précoce cette année, et particulièrement abondante, des Forsythias ? Que je me trouvasse en position de parler de l'arrivée du Dr Forsyth au moment où, comme chaque année, les forsythias représentaient pour moi le soleil après l'hiver, comme l'élève étranger représentait pour Freud la « première colombe après le déluge »¹⁴ ?

Lawrence Durrell écrit dans « Justine » : « Je suppose que les événements ne sont qu'une sorte de commentaire de nos sentiments¹⁵. »

Patrice Bernachon

14. *Ibid.*, p. 240.

15. L. Durrell, *Le quatuor d'Alexandrie*, Buchet-Chastel, p. 216.